

Donner aux enfants de l'Altiplano la chance d'une scolarité réussie.

Photo Robert Crespin



ne pas les inscrire ou à les retirer prématurément, spécialement les filles, qui seront chargées de faire paître les troupeaux ou de préparer les repas.

## Adapter l'éducation

Cette situation n'échappe pas à Mosoj Causay qui, quel que soit le type d'activité ou de formation dans lequel elle s'engage, cherche avant tout à éveiller l'intérêt pour l'éducation. Le pari de l'ONG se situe dans un projet de Communautés Educatives Agroécologiques dont la proposition pédagogique peut se résumer comme suit :

- le plus important, ce n'est pas le programme officiel d'enseignement, mais bien les besoins de l'élève : dans le cas présent, de petits paysans qui apprendront à lire et à écrire en fonction de leur réalité exclusivement agricole ;
- une éducation personnalisée, centrée sur l'apprentissage du langage et de la lecture, points de départ d'un enseignement efficace ;
- la richesse d'une vie communautaire, la revalorisation des expériences du passé et des éléments culturels de la région (musique, danse, vêtements, médecine...) qui donnent un sens à l'éducation et la personnalisent ;
- satisfaire les conditions éducatives qui n'existent pas à la maison, mais bien à l'internat : santé, hygiène, nutrition, étude, vie sociale, organisation... autant d'éléments qui augmentent la capacité d'apprentissage des enfants.

En d'autres termes, nous rêvons d'un futur où l'éducation soit considérée comme le facteur principal de toute forme de développement ; que cette éducation ne soit pas en contradiction avec les intérêts des paysans, qu'elle soit au contraire l'instrument de leur libération face aux structures politiques et sociales qui les discriminent pour leur niveau d'éducation.

**Ruben Mamani Gómez**  
**Robert Crespin**

Ruben Mamani est pédagogue, actuellement responsable d'un internat rural créé par Mosoj Causay. Robert Crespin, professeur au Collège Saint-Michel de Bruxelles, est détaché pédagogique en Bolivie depuis 1993.

Sacaca - Bolivie

# Ecoliers de l'Altiplano

**Notre partenaire bolivien Mosoj Causay, dont nous appuyons le programme de développement agropastoral au cœur de la rude région de l'Altiplano, est aussi très présent et actif sur le créneau de l'éducation scolaire, qu'il s'efforce d'adapter aux besoins et attentes des populations.**

primordiale car sans elle, la vie à la campagne se meurt. Dès lors, il n'est pas rare de voir l'assistance scolaire se réduire de manière significative lors des périodes de semences ou de récoltes. Lorsque naît un enfant dans une communauté paysanne, son éducation est toute tracée : il fréquentera irrégulièrement une misérable école durant quatre ou cinq ans, n'apprenant ni à lire ni à écrire correctement, réalisant à grand peine l'addition et la soustraction et... haïssant sa scolarité.

Elever l'indice de fréquentation scolaire dans une telle région représente une lutte constante avec les parents, lesquels ne sont pas très enthousiastes à l'idée d'inscrire leurs enfants à l'école, moins encore dans le cas des filles. Le peu de couverture scolaire sur l'Altiplano bolivien ne découle pas d'un manque d'offre, mais bien de la demande. Car là se situe le vrai problème : les parents n'envoient pas leurs enfants à l'école ! Et la raison est évidente : l'économie familiale les force à

La réalité des enfants de l'Altiplano se confond le plus souvent avec une routine très exigeante. Dès 5 heures, ils sont levés pour aider leurs parents dans les travaux matinaux. Ils sont généralement chargés de donner à manger aux animaux de la ferme, les filles en outre doivent aider à la cuisine. Ces tâches quotidiennes terminées, on prend rapidement son petit déjeuner (le plus souvent composé de pommes de terre ou du fameux chuño (1)) et s'il reste un peu de nourriture, on l'emmène pour l'école. Dans le cas contraire, on emporte l'inévitable tostado (2). De nombreux enfants doivent maintenant marcher durant une heure ou deux (parfois jusque 10 km) pour arriver, fatigués, à l'école.

Le plus souvent, les écoles sont assez rudimentaires : la porte de tôle ondulée claque au rythme du vent, qui souffle fort en hiver; les fenêtres sont fréquemment dépourvues de vitres; parfois encore, les pupitres sont faits de simples adobes (3). Et l'on s'enrhume facilement à 4000 mètres d'altitude ! Il n'est pas rare de voir des enfants souffrant de bronchite chronique.

A 16 heures, c'est le retour vers la maison où d'autres travaux attendent les enfants : il faut rejoindre les parents aux labours ou aux récoltes, rentrer les bêtes après les avoir menées s'abreuver, aller puiser l'eau ou chercher le combustible qui servira à la préparation du repas du soir. Les plus grands s'inventeront ensuite un espace – il n'y a pas de table dans la plupart des maisons – pour faire leurs devoirs, mais cette activité est souvent le moindre souci des parents et elle est alors reportée à plus tard... On se couche tôt, d'une part parce qu'il n'y a pas d'énergie électrique dans les communautés, d'autre part parce que le lendemain, il faut se lever de bonne heure...

## L'école au second plan

Comme on le voit, la scolarité et la productivité sont étroitement liées et conditionnées l'une par l'autre. On n'accorde cependant pas la même importance à l'activité agricole et à l'éducation des enfants : la productivité est

(1) Pomme de terre déshydratée.

(2) Blé, seigle ou autre céréale grillée au feu (toastée).

(3) Brique de terre et de paille séchée.